

Médor

Chez moi.

Du passage de Marie dans mes draps ne reste que l'odeur des cuisses. Sans autre pudeur que le plaisir elle les ouvrait à moi-même et j'y passais un temps fou. En plein grincement de sommier elle donnait tout : cœur, dents et jambes, pour une simple caresse sur les cheveux, à fleur de peau, le long d'un maxillaire.

Je m'en satisfaisais très bien.

Rapide anatomie : la bouche a un vilain goût de tabac et les seins tout petits. Je lui ai prêté ma salle de bains plusieurs après-midi, va-et-vient prétextes à des rondes qui refermaient les persiennes et défroissaient le traversin.

Chez Marie.

Un gros chien à poil sale traîne sur la moquette. L'appartement de Marie avait tous les symptômes du couple récent : deux petites bibliothèques, deux races d'objets, deux marques de cigarettes, une télévision. Le chien dégouttait dans un coin, attendant que son maître, le mari de Marie, lui tapote son gros crâne de chien sale avant de rouler sa femme dans le lit d'occasion. Les jeunes couples ça n'est pas émouvant du tout, ça sent la mauvaise habitude, on voit des moutons dans des angles déjà désertés.

De canapé en rideaux tirés nous avons poussé le vaudeville jusqu'à commettre la chose chez elle, plusieurs fois, en présence des bibliothèques, du chien, etc. Obligés d'en finir avec nos ébats vers 16 h 45, ce qui nous laissait toutefois une marge confortable en au revoir, nous émergions de la clandestinité pour faire semblant de nous connaître.

Une semaine, deux fois chez moi, trois fois chez Marie.

En dehors de nos bras on coexistait à peine. Nous mimions du bout des lèvres une amitié sans fond, chapeau-claque truqué, un peu honteux de paraître « amis », pire état de l'âme... Avoir des amis ! Plutôt tous les cancers de la Création ! Vain passe-temps à peu de frais comme si c'était la fatalité de l'espèce... On ne s'en sortait pas si mal et dès que le reste du monde avait les yeux tournés nous revenions à nos couvertures, plus silencieuses que les draps.

Ça n'allait pas loin. À comparer nos pieds et nos poignets, à force de se regarder le regard sous la petite lumière électrique des après-midi, nous étions parvenus à une sorte d'harmonie, avec un rythme pour toute la séance et deux-trois trilles rigolards pour le grand final. Ça n'allait pas loin mais le monde était refait pendant quelques quarts d'heures, en mieux bien sûr.

En trois semaines, la question perdit de son mystère. Le parfum de ses cuisses et l'odeur de son parfum viraient au refrain,

ni Marie ni moi n'avons rien fait pour sauver notre naufrage. Les bouées trop belles nous écœuraient de bonté, nous avions au moins un point commun. Au-dehors de nos amours rien ni personne (pas même la Poste) n'aurait surpris un mot sur nous. Un incident de vie pour lequel nous étions assurés tous risques. Alors, ce qui pour les autres relevait des anapurnas de l'existence nous faisait doucement sourire, nous, à longer nos vieux chemins comme des nationales. Des centimètres de peau archiconnus et des coups de cils plein les larmes suffisent à balayer quarante à soixante ans de vie commune. Tous ceux-là se piquent les sens à la cortisone, ils ont du miel sur la langue, pas possible autrement... On niait, on en faisait notre principal orgueil, rien à redire sur le sujet.

Nos rencontres étaient presque muettes, flirtant avec la cécité, remplies d'attention à défaut d'avenir. Au fil des moments, Marie tendait vers un style qui se purifiait comme un amont qui se dépolluerait. Elle se plaçait dessus de plus en plus souvent, me laissait

sant avec son dos et puis sa nuque, comme si je devais m'en contenter... Bouger avec une belle lenteur arithmétique sur des coussins lui suffisait, tout son répertoire de grâces se résumait dans ce roulis, à quelques baisers au-dessus de moi. On s'épuisait, le soir tombait, Marie rentrait chez elle ou alors je prenais garde à ne pas laisser sortir le chien sale, c'était selon...

Nos fécondations pour rire perdirent vite de leur charme et lits et canapés devinrent de petits Verdun, sans morts, sans combattants non plus. À l'heure où les autres digéraient, Marie et moi interprétions l'organisme humain à notre sauce et, les générales se succédant, les rideaux retombaient lourds dans le bas, avec de moins en moins de petites valse sur le velours. Démaquillés des sentiments dès la première heure, nous évitions la surprise des cœurs, nous réfutions la théorie des catastrophes lovestory. La fin sans pleurs était prévue, cochée au bille bleu sur l'almanach.

On se rencontrait alors dans les cafés. De nous supporter à la lumière, habillés, assis, forçant une discussion il y a longtemps définie comme inutile, la joie en avait pris un coup. Des miroirs maintenant imposés partout en un lupanar ambulante nous reflétaient de trois quarts sous les néons au milieu des zincs et des limonades.

Nous passions entre toutes les mains, dans le domaine public.

Le crépi foutait le camp par plaques entières. On buvait du thé aux fleurs, on tuait le temps à petit feu.

Chez Marie.

Le chien a séché, le divan aussi. La poussière, sans cesse dérangée dans sa chute molle par les envolées de nos ébats, a rejoint des lieux plus classiques, le formica.

Chez moi.

Une seule serviette dans la salle d'eau. Le lit se défait enfin. Un oreiller.

Comment parler de rupture avec une histoire aussi peu cimentée? Tout ce qui faisait la spécificité de l'être humain, on l'avait placé sous le sommier, on jouait dessus, des animaux finalement. Mais à tout prendre...

Nos derniers jours sentaient plutôt le printemps, n'en déplaise à la coutume. Les carnivals lambinant des préfectures sous la pluie sont moins sinistrement joyeux que notre crépuscule d'amants. Marie me servait les confettis, j'apportais le générique de fin. Le cœur se dégonflait, baudruche, tandis que la loi des corps se vérifiait : que la physiologie s'étirole et chacun s'en balance, sans poésie pour elle, la pauvre. L'épiderme n'a toujours pas détrôné les flottements de l'âme.

Nos élans de cages thoraciques étaient restés à même le grain de la peau, sur le duvet et les muqueuses. On pouvait désormais y planter des centaines de croix blanches, le cimetière militaire de vingt et un jours d'échanges répartis ainsi : quatre après-midi la première semaine, quatre la deuxième et trois la dernière, plus un début

de soirée, le premier lundi; six fois chez Marie et le reste chez moi, soit six également. Ce qui nous laisse neuf jours sans rien. Neuf jours à se croiser dans les couloirs.

Le vingt et unième jour, Marie prévoyait *Chez elle* (« rendez-vous » était hors de notre vocabulaire). J'arrivai en avance, le soleil brillait, les oiseaux ne chantaient pas, je sonnai chez Marie. Marie avait les yeux normaux, la bouche je la regardai en premier mais non, pas de signe, une cigarette tout au plus. Le vestibule, dont un meuble à chaussures, me semblait bien long. Une plante verte, deux cadres pas mal, le salon. « Je te présente mon mari. Un ami. » Plus les prénoms.

Ciel, celui de la nuit, des matins et de la normalité.

Nous avons été parfaits d'indifférence biologique, jouant au mensonge jusqu'à nous méprendre. On sacrifia au rite du café et la conversation planait bon train.

Le gros chien sale frotta sa pelisse contre ses maîtres et me lécha le visage, ses grosses pattes sales contre mon torse, visiblement heureux de me revoir, la bave sur mon pantalon. Le mari :

« D'habitude, quand Médor ne connaît pas, il aboie ou il mord. Il est très bête. »

Vingt et unième jour, dernier après-midi, le chien est content.